

AIDER : RÉCIT D'UNE JOURNÉE ORDINAIRE

Stéphanie Michieletto-Vanlancker
Collège Jean Jaurès, Vieux-Condé

Recherches : une question difficile à poser : un prof qui fait bien son métier, c'est quoi ?

Sa. : qui enseigne bien les élèves... dès qu'il y a un élève qui comprend pas, il l'aide...

Recherches : le prof qui fait bien son métier, pour toi, c'est le prof qui aide...

V. : oui, mais qui aide tous les élèves.

Sa. : qui aide les élèves qui arrivent pas à comprendre, quoi...

L. : qui l'aide jusqu'au bout.

Recherches : ça veut dire quoi ?

L. : ben si vraiment il comprend pas...

St. : ... il l'aide jusqu'à temps qu'il comprend.

L. : qui laisse pas tomber, qui dit pas tu comprends pas, ça sert à rien¹.

LUNDI, 8 h : AIDER À COOPÉRER

Les 3^e 8 entrent en classe. Programme du jour : travail de groupe pour préparer une exposition qui sera affichée au CDI pour la venue d'Arthur Ténor², en mars, au collège. J'ai passé le weekend à faire et défaire les groupes. Le cours de vendredi

-
1. *Recherches* n° 20 (1994), *Cohérence*, « La cohérence : le point de vue des adolescents », interview de collégiens par M. Calonne, M.-M. Cauterman & F. Darras, p. 198.
 2. Arthur Ténor est un auteur de littérature de jeunesse. Les élèves ont lu notamment l'un de ses romans, récemment réédité aux éditions Oskar, *À mort l'innocent !*

s'est mal passé : après avoir écrit un court texte argumentatif en binôme, les élèves devaient commenter les productions de leurs camarades, affichées au tableau au moyen d'une caméra de bureau. Très vite, les insultes ont fusé : « C'est de la merde, ce que tu as écrit », « T'es vraiment nul, tu sais même pas écrire un mot sans faute ». Je me suis fâchée, j'ai tempêté, j'ai expliqué mais le problème de la classe est profond : les élèves se disent tolérants, opposés à toute forme de discrimination, partisans de la fraternité et de l'égalité. Mais ils ne se supportent pas. Ils n'arrivent pas à vivre ensemble. La classe rassemble de très bons élèves et d'autres en grande difficulté. La cohabitation est douloureuse. Les disputes, commencées en récréation, entrent souvent dans la salle de cours. Tous les enseignants de la classe ont remarqué les tensions entre élèves, les remarques blessantes, les rivalités et même les coups, parfois...

La classe a l'habitude de travailler fréquemment en groupe, les tables sont installées en îlots tout au long de l'année. Mais les élèves de cette classe ne s'investissent pas totalement dans le travail de groupe : certains ne travaillent pas ou peu, d'autres sont exclus au sein même des groupes, leur parole n'est pas prise en compte et ils finissent par se taire, d'autres encore choisissent leur groupe dans l'unique but de récupérer une bonne note. Il me fallait donc faire évoluer mon dispositif car les élèves avaient bien compris ses failles et s'y étaient engouffrés.

– J'ai donc décidé des membres des groupes, essayant de créer des groupes hétérogènes dans lesquels se trouvaient forcément un élève avec des difficultés et au moins un élève susceptible d'être bienveillant avec lui.

– Nous avons changé de lieu : nous avons quitté la salle de classe habituelle pour travailler en salle pupitre.

– Autre nouveauté : j'ai demandé aux élèves de remplir en fin de chaque heure de travail une fiche d'auto-évaluation du travail de groupe comprenant des critères comme : « chaque membre du groupe a pu donner son avis », « le groupe s'est écouté avec respect », « chacun a participé à la tâche collective »...

– J'ai insisté sur le caractère collectif de la tâche. Il s'agissait de créer une affiche par groupe, une production unique à laquelle chacun devait participer et qu'un élève ne pouvait mener aisément seul. De plus, chaque affiche s'intégrerait dans une exposition collective, qui serait en quelque sorte l'image du travail de la classe devant l'auteur qu'ils allaient rencontrer.

– Dernière modification : la réalisation des affiches devant durer plusieurs heures, j'ai prévu une présentation orale en cours de travail. Chaque groupe, avant de commencer concrètement son affiche mais après une phase de recherches et de discussion, doit obtenir l'accord de la classe sur le contenu et la présentation du travail. Les élèves sont donc passés à l'oral pour présenter à leurs camarades (et non à moi) le fruit de leurs recherches et leur projet d'affiche.

Le travail a duré une semaine, soit quatre heures de cours. Durant la première heure, il y a eu un moment d'adaptation : les élèves n'ayant parfois pas du tout l'habitude de travailler ensemble, voire de s'adresser la parole, il a fallu un peu de temps pour que le travail se mette en route. L'heure consacrée à la présentation devant la classe a été un beau moment d'écoute, peut-être parce que chacun s'est senti responsable de ce qui allait être présenté au CDI. Les questions posées au groupe passant à l'oral ont été précises et ont porté sur les contenus sans mettre en cause les personnes. Certains ont demandé des éclaircissements sur des mots

particuliers, d'autres ont signalé un hors-sujet ou ont mis en garde sur la taille des textes prévus sur l'affiche. Les fiches d'auto-évaluation, subjectives bien évidemment, ont pourtant toutes un point commun alors que les groupes n'ont pas communiqué entre eux sur ce sujet, en tous cas, pas devant moi : les croix placées dans les colonnes « nous n'avons pas réussi » et « nous avons un peu réussi » disparaissent pour laisser place à des croix dans « nous avons réussi » et « nous avons très bien réussi ». Pourtant, au sein des groupes, les tensions n'ont pas disparu : les élèves habituellement en retrait ont globalement participé un peu plus que d'habitude mais pas encore à parts égales avec les autres membres du groupe. Quelques remarques blessantes ont encore fusé. Un groupe de quatre élèves s'est clairement scindé en deux binômes et s'est réparti le travail. Pourtant, la classe a eu le sentiment d'avoir réussi à travailler un peu ensemble.

LUNDI, 9 h : AIDER À SE METTRE (UN PEU) AU TRAVAIL

C'est maintenant mon autre 3^e qui se range devant la porte. Dix-sept élèves quand tous sont présents, et cela est rare. Pas d'élèves moteurs, peu de participation orale et encore moins d'estime de soi. C'est une classe difficile à mettre au travail ; trois élèves, Giovanni, Théo et Raphaël, ne copient plus les cours dans aucune matière. Je suis leur professeure principale. Là encore, je tente le travail de groupe comme dispositif d'aide, persuadée que l'entraide, la coopération et le partage sont des leviers de motivation.

Le travail consiste tout simplement à présenter des poètes engagés du XX^e siècle afin d'amorcer le nouveau chapitre. De plus, ces présentations serviront de support à un travail dans mon autre classe de 3^e, les élèves en sont informés dès le début du projet. Dans cette classe où les élèves s'entendent bien, j'ai surtout réfléchi à la constitution des groupes afin de réussir à mettre les trois garçons un peu au travail. Généralement, Théo vient en cours avec l'envie de travailler mais n'y arrive pas. Il s'interroge sur le sens de sa présence, sur ces cours durant lesquels il ne comprend rien et qui se passent sans se préoccuper de lui. Il essaie de ne pas décrocher totalement mais c'est difficile, même le sort s'acharne : un accident en EPS (il a été assommé par un piquet de saut en hauteur et a perdu connaissance) vient de le tenir éloigné des cours pendant deux semaines. Puis, après deux jours de cours, il a été malade pendant une semaine : « Je vous jure, Madame, que c'est vrai. J'étais vraiment malade, j'ai un certificat médical ! En plus, je ne voulais plus sécher ! ». Alors, aujourd'hui, il revient au collège mais son sentiment de décalage s'est encore accru. « Je suis complètement largué ! »

C'est avec Lucie et Alexis qu'il va travailler. Je sais que Lucie est capable de lui tendre la main, de prendre le temps de lui expliquer les consignes qu'il n'aura pas envie de lire parce que « franchement, Madame, c'est abusé, c'est beaucoup trop long à lire ! ». Et effectivement, le groupe fonctionne. Lucie, après être venue me demander conseil, joue le rôle d'animatrice du groupe : elle demande l'avis des deux garçons, leur propose des tâches, organise le travail. Théo s'exécute, ravi de ne pas se sentir « totalement demeuré », comme il le dit souvent.

Mettre Giovanni au travail est une chose moins aisée. Il y va de son honneur : hors de question que des élèves d'autres classes sachent qu'il a travaillé. Quand j'explique que leurs travaux me serviront dans mon autre 3^e, il me demande aussitôt s'il est obligé de mettre son nom. Depuis la 6^e, Giovanni a un rapport conflictuel avec l'école. Depuis plus de trois ans, il a passé un certain nombre d'heures, la tête posée sur ses avant-bras, feignant de dormir. Cette année, c'est un peu différent. Il a décidé de travailler. Enfin, il avait décidé. En effet, la confrontation avec la réalité est douloureuse. Les difficultés accumulées depuis longtemps ne se sont pas évanouies, hélas. Giovanni est sans cesse tiraillé : tous les soirs, il regarde Pronote pour voir si sa moyenne progresse mais elle reste bloquée sous la barre des 05/20. Il m'envoie des mails, toujours le soir, car il s'interroge sur son orientation, sur ce que ses résultats lui permettent d'espérer mais le lendemain, en classe, pas question d'en parler devant les autres élèves. Il étudie rapidement les questions, fait mine d'être occupé à autre chose. C'est donc devenu un contrat tacite entre nous : ce qui est dit dans les mails reste dans les mails. Plus l'année avance, moins il réussit à se mettre au travail. Quand je lui fais remarquer, il s'excuse poliment avec un sourire, fait mine de sortir une feuille, un stylo et attend que je m'occupe d'un autre élève pour poursuivre sa discussion.

Aujourd'hui, c'est avec Florie, Laurie et Tristan qu'il travaille. Très vite, je comprends que j'ai fait un mauvais choix : les filles se mettent à travailler à deux et Tristan, un élève sérieux dont la motivation baisse depuis quelques semaines, entame avec Giovanni une discussion passionnante sur leurs exploits de la veille dans leur jeu vidéo favori. J'aurai beau les faire taire, m'asseoir à côté d'eux, leur donner une tâche précise, rien n'y fait, ils ne se mettent pas vraiment au travail. Une heure passée à ne rien faire, triste constat ! À la fin de l'heure, Florie vient me voir pour se plaindre de l'absence de travail des deux garçons. Je lui explique ma stratégie ratée : cela ne l'étonne pas. « Madame, il ne fallait pas les mettre à deux, ils sont copains. Ensemble il ne font rien. En italien, ils passent leur temps à discuter. » Je suis dépitée de m'être si lourdement trompée. Lors du cours suivant, plusieurs groupes vont me demander des changements. Je les regarde, suspendus à mes lèvres, attendant le oui qui leur permettra de regagner leur « zone de confort » ; je croise le regard de Lucie qui aimerait tant rejoindre Julie et ne plus avoir à gérer les garçons de son groupe. Je sens que je dois dire non, ne pas céder à la facilité de leur faire plaisir. Après avoir hésité, je finis donc par refuser. Ils soupirent ostensiblement et certains se mettent au travail. Puis, tout doucement, Giovanni et Tristan se mettent à chercher des informations sur Robert Desnos. « Madame, vous savez qu'il a été en camp nazi ? », « Punaise, c'est trop con, il est mort en 45 ! ». Je passe entre les rangs. Florie montre les garçons d'un signe de tête et me fait un clin d'œil. « Vous avez vu, Madame, ils travaillent ! Mais il faut faire comme si on ne les avait pas vus ! » Une demi-heure de travail pour deux heures de cours, il n'y a pas de petite victoire. On essaiera de faire mieux la prochaine fois.

J'avais décidé que Raphaël travaillerait avec Julie, Chloé et Antoine. Mais c'est à trois qu'ils travailleront parce qu'aujourd'hui, comme souvent, de plus en plus souvent, Raphaël n'est pas venu.

LUNDI, 10 h : AIDER À FAIRE DES LIENS

Après la récréation, c'est avec ma classe de 5^e que j'ai cours. Nous commençons un nouveau chapitre qui traitera de la littérature du Moyen Âge. Afin de voir quelles représentations les élèves ont de cette période, je leur demande de se mettre par deux et d'écrire un texte du Moyen Âge. Aucune autre consigne n'accompagne ce travail. Forcément les questions fusent rapidement : « On écrit un texte qui parle du Moyen Âge ou un texte qui se passe au Moyen Âge ? », « Comment on fait si on ne sait pas c'est quand le Moyen Âge ? », « Ils écrivaient sur des rouleaux ou du papyrus ? Nous, on n'a que des feuilles ! », « On écrit combien de lignes ? ». Je ne donne aucune réponse et je les laisse discuter. Finalement, à des rythmes différents, tous se mettent à écrire.

Au bout d'une trentaine de minutes, nous regardons les propositions de la classe. Elles sont extrêmement diverses : Taslim et Raphael proposent un menu de banquet « parce qu'au Moyen Âge, on aimait bien manger en regardant des clowns ». Gaétan et Camille ont décrit une bataille entre un chevalier et une troupe de trolls « comme dans le *Seigneur des Anneaux* ». Claire et Noémie ont rédigé le récit d'un homme vivant dans une caverne et chassant avec sa tribu, « comme le Moyen Âge, c'est un vieux truc, on a écrit un texte qui se passe il y a très longtemps. » Les réactions ne se font pas attendre : « Ouais mais ça c'est la préhistoire ! On l'a vu à l'école primaire ! ». Ewann rajoute : « En plus, le Moyen Âge, on est en train de le voir en histoire ! C'est quand il y a des seigneurs, des fiefs et des baillis. Ils vivent dans des châteaux forts. Nous, on l'a écrit dans notre texte. » Je vois sur le visage de Noémie que des liens se font : « Oh la conne ! J'y avais pas pensé ! ».

Désormais, tout au long du chapitre, des ponts avec le cours d'histoire seront faits régulièrement par les élèves : en lisant des fabliaux, nous parlons de la condition paysanne et des inégalités de la société féodale ; en lisant des extraits de chansons de geste, nous parlons, un peu, de Charlemagne et des croisades ; en lisant les romans de chevalerie, nous vérifions dans le cahier d'histoire la différence entre le heaume et le haubert. Léa finira par dire : « C'est cool quand on fait la même chose en français et en histoire : on comprend mieux ! »

LUNDI, 13 h 30 : AIDER À ÉCRIRE UN TEXTE

Je commence l'après-midi en compagnie de ma classe de 6^e. Nous allons en salle pupitre pour une séance de correction d'écriture. Lors de la séance précédente, ils ont eu à écrire un texte racontant le combat entre Gilgamesh, Enkidu et Humbaba. Je voulais que mes élèves s'attachent à l'écriture du texte, à ses contraintes formelles, davantage qu'à son contenu. J'ai donc choisi de les libérer de la recherche du contenu en leur demandant une réécriture. Nous avons lu l'extrait correspondant à cet épisode de *L'Épopée de Gilgamesh*. Les élèves devaient le raconter du point de vue de Gilgamesh.

En corrigeant, j'ai noté de nombreux problèmes dans les écrits des élèves (ponctuation manquante, présentation du dialogue aléatoire, texte très court, problèmes orthographiques variés...). Mon objectif en correction est qu'ils [...]